

## NON MOROR ANTE

Rome, 1925

Au moment où mes yeux tombaient dessus, je découvris la photographie d'un jeune garçon d'un autre temps. Ce jeune adolescent, endimanché, posait fièrement avec à la main un baigneur dénudé la tête en bas. Je ne pouvais pas détacher mon regard de cette photographie ancienne tant l'attitude du sujet m'interpella. Intrigué, je fouillais partout dans les tiroirs de mon appartement afin de retrouver ma loupe. Je mis enfin la main dessus dans un état fébrile. Je m'installai à mon bureau, allumai la lampe et glissai la loupe au-dessus de la photographie à la recherche d'un début d'explication. Pendant des heures, obsédé, je ne quittai pas cette quête de réponse à l'étrangeté de cette image. Au petit matin, je me réveillai couché sur mon bureau, le visage posé sur la photographie : qui était-il ?

Toute la journée durant, j'avais du mal à me concentrer sur mes dossiers, n'arrivant pas à oublier l'adolescent à la poupée. La nuit suivante je fis un rêve déroutant : j'étais sur les marches d'une église, je me retournais et une lumière blanche m'aveuglait. Le lendemain soir, j'étais toujours en train d'étudier la photographie. Précédemment j'avais constaté que l'enfant posait devant le parvis d'une église. Le lendemain je compulsais à la bibliothèque le grand livre de l'architecture religieuse dans lequel j'espérais découvrir le parvis de la fameuse photographie. Enfin, page 298, il était là, c'était celui de la Basilique De Sant'Efernia. Ce petit édifice religieux daté du XVème siècle se parait de rouge et de blanc et présentait trois portes en façade. Je me sentis apaisé d'avoir découvert le lieu où avait été prise ma photographie. La nuit même, je fis un cauchemar dans lequel je me trouvais cette fois ci face à l'église quand j'entendis une voix derrière moi qui répétait inlassablement : « *Non morror ante* » avec des cris perçants de bébé en fond. Je me réveillai en sueur, la peur au ventre, incapable de me rendormir. Quelques jours plus tard, déprimé et fatigué de cauchemars à répétitions, j'acceptai l'invitation d'un ami d'aller déjeuner en ville pour profiter du joli soleil printanier. Nous étions installés en terrasse lorsque mon regard se porta sur la vitrine du magasin d'en face. De stupeur, je me figeai, rompant la discussion, puis je me levais et traversais précipitamment la rue jusqu'au magasin. C'était une échoppe de jouets don le nom était : « *Il Piccolo Nuotatore*. ». Je repérai sur la droite la fameuse poupée que le garçon portait si maladroitement sur la photographie. Ce jouet, avec son visage peint et ses couleurs fanés, m'attirai d'une façon incontrôlable. Je décidai d'entrer et m'adressai au vendeur. Il était petit, endimanché, des lunettes rafistolées sur le nez. Je lui proposai d'acheter le baigneur mais à mon grand étonnement, il refusa tout net. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit :

« Je l'ai déjà vendu à plusieurs personnes qui me l'ont toutes ramenés : vous comprenez, à la fin, pour la comptabilité, cela devient compliqué ! »

Il me fallut de longues minutes pour le convaincre, mais un petite aide pécuniaire eu raison de ses réticences. Au sortir du magasin, je pris vite mon achat dans les bras, m'en retourna au restaurant, fut à peine poli avec mon ami et m'éclipsai.

Cette même nuit, je fus réveillé suite à un nouveau cauchemar : j'étais assis dans l'église, lorsqu'une voix aigre m'interpella. A côté de moi, le baigneur me parlait : « *Non morror ante* ». Encore une nuit d'insomnie. Le lendemain, je fis des recherches concernant les photographes et je découvris qu'il existait encore aujourd'hui une entreprise portant le même nom que celui tamponné au dos de la photographie : « *Filippis e Figlio* ». Ce jour-là je n'allai pas travailler et me présentai chez le photographe. Je passai la porte, accompagné d'un bruit de clochette. Le lieu vieillot, personne au comptoir. J'attendis puis appelais. Vint un jeune homme, une casquette sur la tête et portant fièrement la moustache. Je lui présentais la photographie, puis lui demandais s'il connaissait le sujet. Il confirma que la photographie était bien une oeuvre faite ici, mais qu'il ne connaissait pas le garçon. J'étais déçu. Voyant mon désappointement, le jeune homme me proposa de rencontrer son grand-père, ancien propriétaire de la boutique. Le vieil homme, veuf, serait ravi d'avoir de la compagnie et apprécierait de pouvoir raconter ses souvenirs de jeunesse. Je suivais donc l'homme à la casquette, montais deux étages et me retrouvais dans un petit appartement devant une tasse de café. Le petit monsieur fut fort accueillant et accepta de regarder la photographie que je lui tendais. Son visage se décomposa, ses

mains se mirent à trembler et ses yeux s'emplirent de larmes :

-Où avez-vous trouvé cela ?

-Vous ne me croirez pas, dans la poche d'un veston que je viens d'acquérir.

Après quelques instants d'un lourd silence, il raconta :

-C'était dans les années 1897-1898, c'est une dramatique histoire, le jeune garçon que vous voyez là s'appelait...attendez, attendez cela va me revenir...Oh, ça m'échappe ! En tout état de cause, cet adolescent avait beaucoup fait parler de lui car il était peut-être responsable de la disparition tragique de sa soeur dans des conditions à ce jour non élucidées. Tout ce que l'on sait, c'est que les deux enfants se promenaient au bord de la rivière et que la petite s'était noyée. Depuis ce jour, on ne voyait jamais le jeune garçon sans la poupée de sa soeur et il passait le plus clair de son temps dans une église dont je ne me souviens plus le nom. D'ailleurs, même le jour où j'ai pris cette photographie, il me fut impossible de lui la faire lâcher.

-Mais qu'est-il devenu.

-Arrivé à l'âge adulte, il a quitté la ville. C'est tout ce que je sais.

-Et son nom, vous vous en rappelez ?

-Oui, oui...c'était...c'était...Manchioni...Manchoni...Mancini, c'est cela, Giorgio Mancini !  
J'étais stupéfait : ce nom, c'était le mien, cet enfant, était-ce moi ?

G. CHAMEYRAT